

3. SACRAMENTALITE

I. Magistère. Concile de trente (1547). Si quelqu'un dit que les sacrements de la Loi nouvelle n'ont pas tous été institués par NSJC; ou qu'il y en a plus ou moins que sept, savoir le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage; ou encore que l'un de ces sept n'est pas vraiment et à proprement parler un sacrement, qu'il soit anathème.
2. Si quelqu'un dit que ces sacrements de la loi nouvelle ne diffèrent des sacrements de la Loi ancienne que parce que les cérémonies et les rites extérieurs sont autres, QSA. 3. Si quelqu'un dit que ces sept sacrements sont si égaux entre eux qu'à aucun point de vue l'un n'est pas plus digne que l'autre, QSA.
4. Si quelqu'un dit que les sacrements de la Loi nouvelle ne sont pas nécessaires au salut mais sont superflus, et que, sans eux ou sans le désir de les recevoir, l'homme obtient de Dieu par la foi seule la grâce sanctifiante, QSA.
5. Si quelqu'un dit que ces sacrements n'ont été institués que pour nourrir la foi, QSA. 6. Si quelqu'un dit que les sacrements de la Loi nouvelle ne contiennent pas la grâce qu'il signifient ou qu'ils ne confèrent pas cette grâce à ceux qui n'y mettent pas d'obstacles, comme s'ils étaient seulement des signes extérieurs de la grâce ou de la justice reçue par la foi, et des marques de profession chrétienne, qui permettent aux hommes de distinguer les fidèles des infidèles, QSA.

Pie X (1907). Condamnation des erreurs modernistes. 39. Les conceptions sur l'origine des sacrements dont étaient imbus les Pères rassemblés à Trente, qui ont eu sans aucun doute une influence sur leurs canons dogmatiques, sont fort éloignées de celles qui règnent à bon droit chez les historiens qui font des recherches sur le christianisme. 40. Les sacrements doivent leur origine au fait que les Apôtres et leurs successeurs ont interprété une pensée et une intention du Christ sous la stimulation et la pression des circonstances et des événements.

Vatican II. Constitution sur la liturgie (1963), votée par 2,147 voix contre 4. Le Christ est présent par sa vertu dans les sacrements au point que lorsque quelqu'un baptise, c'est le Christ lui-même qui baptise. Il est présent dans sa parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'église les Saintes Ecritures

2. Problèmes. Aux historiens du christianisme (catholique et orthodoxe sinon protestant), l'existence d'un ensemble de sept pratiques appelées sacrements pose un certain nombre de problèmes: 1) ce n'est qu'au 16e s. que le chiffre sept a été dogmatiquement déterminé; 2) ce n'est qu'au début du 3e s. que le mot sacrement a commencé d'être assez couramment utilisé (Tertullien); 3) ce n'est que durant le dernier tiers du 2e s. que la Grande Eglise s'est nettement constituée comme orthodoxie et orthopraxie et qu'elle a fait remonter ses manières de faire et de dire aux apôtres; 4) ce n'est que quarante ans et plus après la mort de Jésus que des équivalents des pratiques dites sacramentelles ont été consignés dans des ouvrages qui ont été ensuite canonisés et appelés évangiles; 5) ce n'est que moyennant la foi que ce que ses successeurs font c'est le Christ qui le fait par eux et aussi moyennant le postulat théologique de la continuité de la foi dans la discontinuité de ses formulations canoniques qu'il est possible de faire remonter au Jésus historique la sacramentalité chrétienne-catholique. Ces problèmes ne sont pas insolubles mais leur solution suppose une assez laborieuse union de pensée avec des groupes divers de penseurs: les premiers écrivains chrétiens, les définiteurs des formules conciliaires ou papales, les historiens de la modernité critique.

3. Sacrement. Dans la tradition chrétienne de langue latine, depuis surtout Tertullien, au début du 3e s., un certain nombre de signes qui étaient crus effecteurs de vie et de salut ont été assimilés à une espèce particulière de chose sacrée: l'acte par lequel les recrues s'engageaient dans les armées impériales et promettaient fidélité à des chefs. Le nom donné à cet acte sacré et consacrant (sacramentum) est à l'origine aussi bien du français commun "serment" que du français ecclésiastique "sacrement". En contexte latin et chrétien, la sacramentalité inclut ainsi plusieurs connotations: la militance, l'engagement, l'obéissance à Jésus comme à un chef de guerre, la marche à sa suite (Mc 1,14-20), la lutte contre le dernier ennemi (1 Co 15,26). Le couple de Jésus devenu Christ en suite de sa mort et de sa résurrection et de l'Eglise morte et ressuscitée avec lui (Ep 2,1-8) et devenue ainsi son corps de résurrection sont ensemble la sacramentalité fondamentale. Et le couple de l'homme et de la femme unis dans le Christ et soumis l'un à l'autre en sont un signe prégnant (Ep 5,22-32).

4. Mystère. Dans le v. 32 d'Ep 5, le mot-clé est mystère, et la version latine l'a rendu par sacrement. C'est que le mystère grec (en tant que lui-même traduction du "raz" araméen) et le sacrement latin ont tous deux rapport à l'idée complexe d'une royauté divine et universelle, d'un règne effectif et de l'avènement d'un royaume. Le mot mystère signifie une décision prise au conseil divin, longtemps tenue secrète et concernant le gouvernement de l'univers et son salut. Cette décision est paradoxale: elle consiste en ce que le salut et la vie viennent aux hommes et à la création (Rm 8,18ss) par leurs contraires apparents: la perte et la mort (Mc 8,35). Or les successeurs de Jésus ont pensé que c'est à eux que le projet divin a été dévoilé, quand fut venue la plénitude des temps, que Jésus eut obéi à son Père jusqu'à la mort et qu'il exista un peuple préparé à l'imiter. Ainsi, le mystère ou le sacrement fondamental sont des noms et des représentations qui désignent le couple indissoluble, exclusif et fécond du Christ et de l'Eglise. Et c'est de ce fondement, de cette source que découlent les fleuves d'eau vive que sont les signes sacrés particuliers (Jn 7,37-39). Telle que l'a comprise la tradition, la sacramentalité chrétienne est donc une gestuelle dont l'efficace est un effet d'une focalisation spécifique de l'imaginaire: sur un gouverneur universel qui a un dessein de vie et de salut (Dieu et Père), sur un général d'armée qui est son premier ministre et plénipotentiaire, sur une logistique et une intendance qui a la capacité, avec le gouverneur et le général, de faire mourir la mort et vivre la vie (Esprit), et sur une troupe aguerrie qui, parce qu'elle croit à la trinité salvatrice, est disposée à obéir à une autorité (=puissance augmentative) qui ne peut faillir (Ep 4,16).

5. Forme fondative et formes fondées. Tout se passe comme si, chez les premiers chrétiens, la vie de "foi" (=affectivité et imaginaire trino-sotériologique) avait précédé le déploiement de l'unique mystère en plusieurs sacrements, et comme si c'était la représentation mentale personnellement appropriée qui avait conditionné l'institutionnalisation de représentations sociales gestuellement célébrées. La forme fondative semble logiquement sinon historiquement antérieure aux formes fondées. Le baptême dans l'Esprit (Mc 1,8) a pu être

compris originellement comme une union intentionnelle au baptême sanglant dont Jésus a été baptisé (Mc 10,38); Paul ne baptisait pas et le baptême dont il déclare ses correspondants baptisés (Rm 6,1-4) peut n'être pas différent de la foi au kérygme de la mort et de la résurrection du Christ; la renaissance depuis l'esprit, en Jn 3,3-5, semble appartenir à une couche rédactionnelle plus ancienne que celle depuis l'eau. Aux 2e et 3e s., les responsables des communautés divergeaient d'opinion sur la possibilité d'une rémission des péchés (=incrédulité) autre que baptismale. Au lieu du récit synoptique de l'institution par Jésus, la veille de sa mort, d'un repas rituel, l'évangile johannique rapporte au chapitre 6, un discours de Jésus ayant trait à la manducation de la sagesse et d'un pain du ciel qui est Jésus lui-même. D'après Jn 15, les successeurs de Jésus n'ont d'autre pouvoir que celui qu'ils tiennent de la permanence en eux des paroles de Jésus. L'onction et la confirmation sont des actes divins avant d'être humains (2 Co 1,21; 1 Jn 2,20-27). Ainsi, la force de vie et de salut des sacrements particuliers semble être fonction de celle du sacrement fondamental, de la qualité de l'union qui lie les militants à leur chef, les serments au cep. Le sacrement fondamental et fondatif semble être le seul qui soit absolument nécessaire au "salut", - à une appartenance reconnue et confessante au peuple en armes et au service de son Seigneur. Des autres, la nécessité est variable et contingente. Aussi la tradition a-t-elle distingué du baptême d'eau ceux de sang et de désir, de l'eucharistie la communion spirituelle, de la pénitence canonique la conversion du coeur (metanoia), et s'est-elle accommodée de rites souvent fort différents pour la confirmation, l'ordination, le mariage et le soin des malades. En revanche, il existe une très forte probabilité historique que, laissée à sa dynamique propre, la forme fondative n'aurait pas résisté aux assauts du rationalisme et du matérialisme qui, aux 2e et 3e s., ont menacé l'existence même du mouvement de Jésus, et que c'est l'intelligence que les participants à ce mouvement avaient de son essence qui les a poussés à instituer les formes fondées et à les référer à l'instituant Jésus comme à celui que Dieu avait fait Seigneur et Christ, qu'il avait rempli de son Esprit et à qui il avait donné un corps.

6. Corporalité. La sacramentalité est comparable à la corporalité. On définira les corps comme des lieux où une totalité diffuse, ramassant ses parties potentielles, se donne ou reçoit des moyens d'irradier sa lumière et d'agir avec puissance. Il suit de cette définition que la venue à l'existence corporelle effective a pour conséquence, en même temps qu'une raréfaction de l'énergie dans le champ où les corps se sont constitués comme masses, une force de gravité qui les oblige à circuler autour de leur centre. Ils deviennent ainsi les satellites d'un soleil, les corrélats d'une tête, les verbes multiples d'un dire unique. Car la corporalité sacramentelle est de l'ordre du discours, mais d'un discours d'abord prélangagier. En effet, dans ce cas, c'est depuis le fond sans fond d'une histoire muette, ténébreuse, mortifère et vivifiante que le discours prélève les mots qui accompagnent, traversent et intentionnalisent les gestes corporels et corporifiants, - ecclésiogènes. Et ce discours a, en outre, ceci de particulier qu'il est intelligible à tous, même ou peut-être surtout aux non-encore-parlants ("en-fants"). Car comme, chez ceux-ci, la barrière, la barricade des langages seconds n'est pas encore dressée, le corps à corps est aussi un coeur à coeur.

7. Signifié et signifiants. Les sept pratiques principales ont été coiffées du nom de sacrement et ont été comprises comme étant de l'ordre du signe. Or les signes signifient non seulement à l'intérieur d'un ensemble lié de différences internes mais aussi depuis un cœur sémantique. Dans le cas du système sacramental chrétien, le centre, qui est à la fois le signifié et le référent... par excellence, c'est le fait et l'événement et de la mort de Jésus et de la foi en sa résurrection. C'est lui qui commande la signification de toutes les parties du système. Car, pour durer et ^{opérer} la référence au référent, le signifié unique s'est accroché à un certain nombre de signifiants qui pré-existaient, épars, dans les cultures et qu'il s'est appropriés. Le baptême de Jean a été interprété comme une plongée dans la mort de Jésus ordonnée à une co-résurrection. Deux ingrédients du repas familial ou festif ont servi de point de départ pour entretenir la mémoire du corps livré et du sang répandu. Le Christ époux s'est livré pour son épouse. Le péché est une lenteur ou un refus de croire en un Dieu qui livre son Fils à la mort pour la vie de tous ses autres enfants. Ceux qui se voyaient comme les disciples d'un maître-enseignant ont dû ensuite se comprendre comme les successeurs d'un juste souffrant qui a été crucifié. Les confirmateurs de la confiance en Dieu sont eux-mêmes des envoyés qui ont souffert avec et comme lui. Comme l'exorcisme, l'onction des malades est un signe de la venue du Règne de Dieu par la victoire sur la mort accomplie une fois pour toutes par le Fils unique. La foi se termine non à l'énoncé et au signifié mais à la chose elle-même à laquelle réfèrent ensemble les signifiants-référents.

8. Récits fondateurs. Le septénaire sacramental n'a été établi comme tel qu'au Moyen Âge, mais on trouve dans les évangiles canoniques des équivalents certains. Jésus a choisi des successeurs, il a enseigné une doctrine sur le mariage, il a prescrit de baptiser, il a enjoint à Pierre de confirmer, il a donné le pouvoir de remettre les péchés, il a exemplairement partagé un pain et une coupe et soigné des malades. Cependant, depuis surtout les années 20 du vingtième siècle, la science exégétique opère au moyen de distinctions que l'ancienne tradition ignorait: elle distingue l'authentique et le canonique, le reportage et l'étiologie, le Jésus historique et le Christ de la foi. Elle rend vraisemblable l'idée qu'une bonne partie des textes évangéliques sont des effets de rétrojection, de canonisation après coup. Les successeurs ont attribué à Jésus les doctrines et les pratiques dont ils pensaient qu'elles étaient conformes à ses intentions. Cette manière de voir commune à la plupart des spécialistes oblige les théologiens-historiens à exprimer de façon nouvelle le rapport entre l'instituant et l'institué. Aussi, à Vatican II, tout en maintenant que Jésus a institué l'eucharistie, déclare-t-on que ce que les successeurs font c'est le Christ qui le fait par eux. Cette manière de dire est, du reste, conforme à l'Écriture. On admet donc que les récits évangéliques ne sont pas à proprement parler historiques. On les qualifie plutôt de récits fondateurs, normatifs, exemplaires et on les compare aux mythes des sociétés anciennes et aux relectures que les peuples modernes font de leur passé. De la même manière, les récits chrétiens d'institution ou de fondation canonisent après coup les comportements dont été ^{gros} l'entreprise de Jésus mais dont les successeurs ne pouvaient saisir les implications avant que ne leur fut donné sans mesure l'esprit même de leur maître et seigneur.

9. Fidélité créatrice. Idéalement dialogale (discours où les participants s'entendent sur les prémisses), la critique est concrètement dialectique (discours où les participants sont des principes liés mais opposés). Aussi n'est-il guère possible que ceux du dehors soient en parfaite consonance avec ceux qui sont avec Jésus et Pierre et les Douze (Mc 4,10s; Lc 5,9). Aux yeux de ceux du dedans, le système sacramental ne fut pas une création des successeurs de Jésus mais, par eux, un effet dans le monde d'une puissance créatrice fidèle à elle-même. Cette manière de voir se justifie, car, dans un organisme parlant, les niveaux de l'être sont aussi des séquences génétiques et, structurellement homogènes, ils agissent l'un sur l'autre depuis le plus simple vers le plus complexe et depuis le plus extérieur vers le plus intérieur. On distinguera le fait, l'événement, l'acte et l'efficace: 1) il y a eu dans le monde le fait brut de la mort de Jésus de Nazareth; 2) advenue dans une tradition vivante où plusieurs s'attendaient à l'accomplissement des figures et des préparations, cette mort a été connue, méditée et exprimée comme un événement qui avait une portée universelle; 3) puis l'événement a été pensé comme un acte qui dure et qui peut et doit être actualisé, représenté, célébré; 4) ce que le langage courant appelle la mort de Jésus fut en réalité un mourir librement consenti par quelqu'un qui se savait si lié au Père de tous qu'il pouvait compter que le Vivant vivifierait par lui tous ses frères. Ainsi, plutôt que des agents autonomes, les successeurs de Jésus ont été des lieux où a opéré la structure quadripartite: moins des maîtres du sens que des responsables de la trajectoire d'un mobile qui toujours déjà les précédait et qui ne cessait de les attirer dans son orbite.

10. Baptême. Le rite d'entrée a été appelé baptême (=plongée). Ce qui a motivé ceux des anciens qui demandaient à être incorporés au groupe des imitateurs de Jésus à se soumettre à ce rite apparemment disproportionné à l'effet qu'il est dit produire, c'est tout un ensemble de représentations traditionnelles avec lesquelles la catéchèse prébaptismale les avait rendus familiers. La première est, au temps de l'Exode, la traversée de la mer par les Hébreux esclaves des Egyptiens et désormais libérés. La deuxième est la traversée du Jourdain par les évadés d'Egypte pénétrant dans le pays de la promesse. De ces deux traversées, la tradition narrative soulignait fortement qu'elles étaient l'oeuvre non des Hébreux ou de Moïse ou de Jousé, mais de Yahvé, en sorte que l'objet de la promesse était compris par les meilleurs comme caché sous les espèces d'un pays. La troisième représentation est la traversée rituelle de ce même Jourdain que, dans les années 20 de l'ère chrétienne, Jean faisait faire à ceux des Juifs qui consentaient toujours à attendre un autre héritage que géographique et politique: celui de l'Esprit. La quatrième est la traversée de la mort que Jésus a faite exemplairement et une fois pour toutes. La cinquième est le rite chrétien dit baptismal auquel se prêtent ceux qui croient que l'événement-Jésus est l'accomplissement des figures et des préparations et qui, par son Esprit, entrent dans le pays qu'il est et en qui ils sont (Rm 6,1-4). Ainsi, le baptême d'eau est subsumé par le baptême en Esprit, puis ces deux ensemble par le baptême dans la mort du chef de l'Eglise, et ces trois par le baptême dans les eaux diluviennes et dans le feu, où l'humanité entière, morte à un faux en-soi autosuffisant accède à l'être de son être, au principe de sa totalisation (1 Pi 3,21).

11. Baptême des enfants. Comme le rite baptismal était précédé d'un acte de confiance en Dieu (=Vie) dirigé vers Jésus (cru revenu à la vie par la Vie), et qu'il était accompagné d'une ferme espérance en l'Esprit vivifiant, il n'était d'abord administré qu'aux adultes. Mais comme on pensait que les adultes baptisés étaient rendus saints et devaient s'exercer à être saints comme Dieu l'est, et que les enfants vivaient dans la sphère régie par cette sainteté, Paul pouvait enseigner aux parents que leurs enfants aussi étaient saints (1 Co 7,14), et donc qu'ils n'avaient pas à être introduits dans le Christ par un signe particulier. Dans le milieu vital de l'Eglise domestique, ils avaient le moyen de traverser la mort et d'avoir la vie éternelle. Cependant, comme l'atteste entre autres Origène, à une date pas trop éloignée des origines, le rite a été administré aussi aux enfants. Peut-être est-ce que, à mesure que les chrétiens se comprenaient comme un peuple distinct, le rite leur apparut comme la sote d'incorporation qui convenait au peuple de Dieu, comme l'équivalent de la circoncision chez les Juifs (Col 2,11-14).

12. Salut. "celui qui croira et sera baptisé sera sauvé" (Mc 16,16). Pour en "sauver" quelques-uns parmi les frères juifs, certains enseignants chrétiens et en particulier Matthieu ont canonisé dans leurs ouvrages de fortes formules d'exclusion. Par la suite, celles-ci ont assez souvent été prises selon la lettre plus que selon l'esprit. Les notions de salut et de moyen nécessaire pour l'obtenir ont été comprises en rapport avec les fins absolument dernières, en sorte que les non-baptisés étaient considérés comme perdus. De nos jours, les miséricordieux soulignent volontiers la composante polémique des formules abruptes de l'Ecriture et de la tradition. Au lieu de "hors de l'Eglise point de salut", on dit plutôt que l'Eglise est le sacrement du salut universel. Et en fait, plus souvent que les fins dernières absolues, l'idée de salut connotait originellement les fins avant-dernières: la formation d'un peuple de Dieu qui devait inclure non seulement les "élus" (=Juifs) mais aussi les "appelés" (Grecs, Gentils). Les élus qui croyaient au message chrétien et qui consentaient à être baptisés non seulement en Moïse mais aussi dans la mort de Jésus étaient déclarés "sauvés" de la "colère" de Yahvé contre son peuple rebelle (1 Co 1,18-25). Inversement, les "païens" qui étaient dits perdus et qui se tournaient vers le Dieu de vie qui sauvait par le Messie crucifié étaient sauvés.

13. Eucharistie. Il y a une préhistoire aussi de l'eucharistie. On en suggère ici une possible reconstitution, - qui donne à penser. La tradition juive connaissait: 1) des repas de famille soit quotidiens où la fraction du pain était une occasion de rendre grâce à Dieu, soit annuels où le partage d'une coupe évoquait la libération de l'esclavage égyptien; 2) des assemblées synagogales hebdomadaires où un passage de la Loi était lu, puis commenté par un extrait des Prophètes et prolongé par le chant d'un Psaume; 3) des sacrifices au temple de Jérusalem; 4) l'idée d'un serviteur de Yahvé qui, malgré ou à cause de sa mort, doit avoir une postérité et rendre justes des multitudes. - Là-dessus, on peut se représenter des continuateurs-novateurs 1) d'abord judéo-palestiniens, qui ont greffé sur le pain et la coupe la mémoire de Jésus; 2) puis judéo-hellénistiques, qui ont vu en Jésus la Sagesse qui accomplit la Loi et les Prophètes; 3) puis des judéo-romains (cf. Epître aux Hébreux) qui ont compris Jésus comme un prêtre selon Melchisédek ou comme le grand prêtre qui pénètre une fois l'an dans le Saint des Saints avec le sang des victimes; 4) et d'autres qui ont privilégié l'interprétation de Jésus comme Serviteur souffrant élevé et glorifié. On pourra

alors méditer la possibilité que la forme typique du rassemblement chrétien a consisté à conserver et dépasser les traditions juives (judéo-palestiniennes, judéo-hellénistiques, judéo-romaines) en une synthèse qui, matériellement, était à la fois hébraïque, grecque et latine (Jn 19,20), et formellement christo-ecclésiale et catholique. Le lieu de l'assemblée était en même temps 1) maison familiale, 2) synagogue locale, 3) temple national, 4) sanctuaire de l'Esprit. Là, 1) on mangeait ensemble avec joie, 2) on méditait les Ecritures, 3) on se souvenait de la mort de Jésus, 4) on prenait conscience qu'on était le lieu où, dans le sanctuaire non fait de main d'homme et relevé après trois jours, le Père était adoré en esprit et en vérité. Si cette (hypothétique) mise en perspective n'est pas trop loin de la vérité historique, on pourra aussi considérer la possibilité que ce soit en communion avec la communauté romaine que les autres communautés sont entrées dans le mouvement de catholicisation qui a donné à l'Eglise le visage et la figure qui convenaient à son essence.

14. Metanoia ("pénitence"). La sacramentalité fondamentale et son déploiement dans le système septisacramental participent ensemble d'un mouvement de conversion vers une nouvelle représentation de Dieu et de son peuple, vers un changement radical de mentalité, une "metanoia". Celle-ci est le fruit d'une double reconnaissance: en premier lieu, de l'impuissance congénitale de l'humanité à accomplir par elle-même ce pour quoi, périodiquement au moins et en de certaines parties de soi, elle a toujours su ou senti qu'elle était faite: la possession du monde, la vie, l'union, le bonheur; en second lieu, de la fusteté de la prétention à se suffire et à se réaliser par la seule rationalité naturelle ou culturelle. L'interprétation sacramentelle du Christ et de l'Eglise est tributaire d'une plus haute rationalité: créationnelle et récréationnelle. Elle est solidaire de représentations telles que le péché et la grâce, la rébellion qui mérite la mort et le graciement du maître. Elle suppose que l'humanité est comprise comme un organisme transcossmique et transculturel qui dépend pour sa vie de l'énergie et de la vérité qui lui viennent du code génétique (trinitaire) qui l'a engendré, qui l'a fait croître et qui, par la médiation d'une intervention corporelle radicalement thérapeutique dans le coeur même de l'organisme, a seul le pouvoir de le conduire à son achèvement. - L'alternative à la sacramentalité organique de notre espèce eût été une inflation paroxystique de l'individualisme rationalisant et prométhéen, une autodivinisation, une crispation de ces totalités partielles que sont les humains sur une omnipotence césée déjà là (Gn 1,29 et 1 Co 15,23-25), et une rature suicidaire du manque et de la marque qui nous constituent comme séparés du monde et ordonnés à nous recueillir collectivement et solidairement dans notre soleil (Gn 2-3 et Rm 5,12-21). - Aussi, ceux qui postulent ou qui croient que l'humanité est un organisme en cours de formation dans le cosmos, dans l'histoire et dans le coeur du monde et du devenir, accueillent-ils par là-même le moyen de comprendre aussi bien la maladie que la santé, la vie courte que la vie longue, la tristesse que la joie, la justice que la miséricorde, et le moyen aussi d'espérer que l'histoire s'achèvera lorsque tous les hommes, par la grâce du grand pardonneur, auront pardonné à tous les autres d'être chacun différent de soi et auront consenti à ce que la totalité de la vie et du divin puisse être totalement reçue par tous selon la forme et la mesure qui leur seront imparties. - Au tout début, la metanoia coïncidait avec le "baptême dans la mort du Christ" et avec le sacrement fondamental. Puis, le baptême sacramental ayant été senti comme non réitérable, la "pénitence" salvifique a pris la forme d'un signe distinct. Signe sur lequel on reviendra.

15. Ministère ("Ordre"). La sacramentalité opère entre le Vivant divin et les humains mortels par le moyen d'un triple instrument: un principal, le Christ, un dérivé, son représentant, un gestuel, le signe. De même que, dans un organisme biologique, la fonction crée l'organe, ainsi, dans l'organisme anthropique, la corporalité christique se donne ou reçoit des facultés de perception, de conception et d'action grâce auxquelles elle opère sa croissance dans l'amour (Ep 4,16). Parmi ces puissances, il y a les ministères ordonnés. Pour que le signe effectue ce qu'il signifie, il y a nécessité qu'un membre du Corps soit le porteur conscient et consentant de l'intentionnalité christo-ecclésiale, qu'il ait l'intention de faire ou de laisser se faire ce que font ou Dieu ou le Christ ou l'Eglise. Toutefois, l'efficacité de la gesticulation et de la parole ne dépend aucunement de la propre vertu ou sainteté du ministre. Les effets que produit le signe dûment intentionnalisés sont d'abord la justice (l'ajustement au Corps du Christ), puis le salut (l'appartenance au corps qui signifie par son être même la volonté salvifique universelle (Rm 10,8-10).

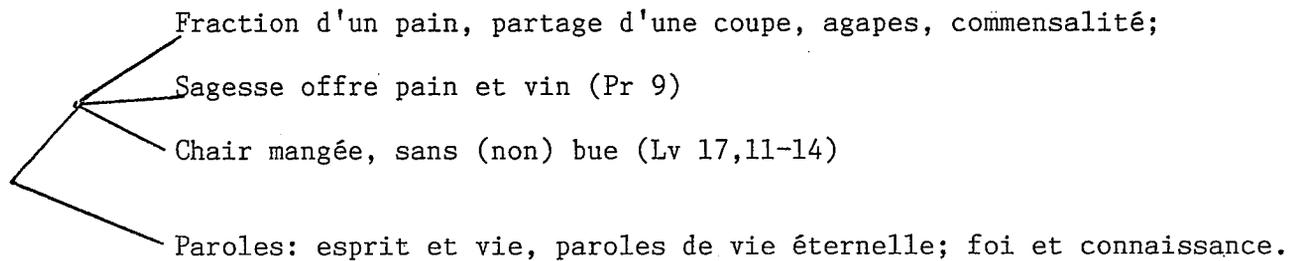
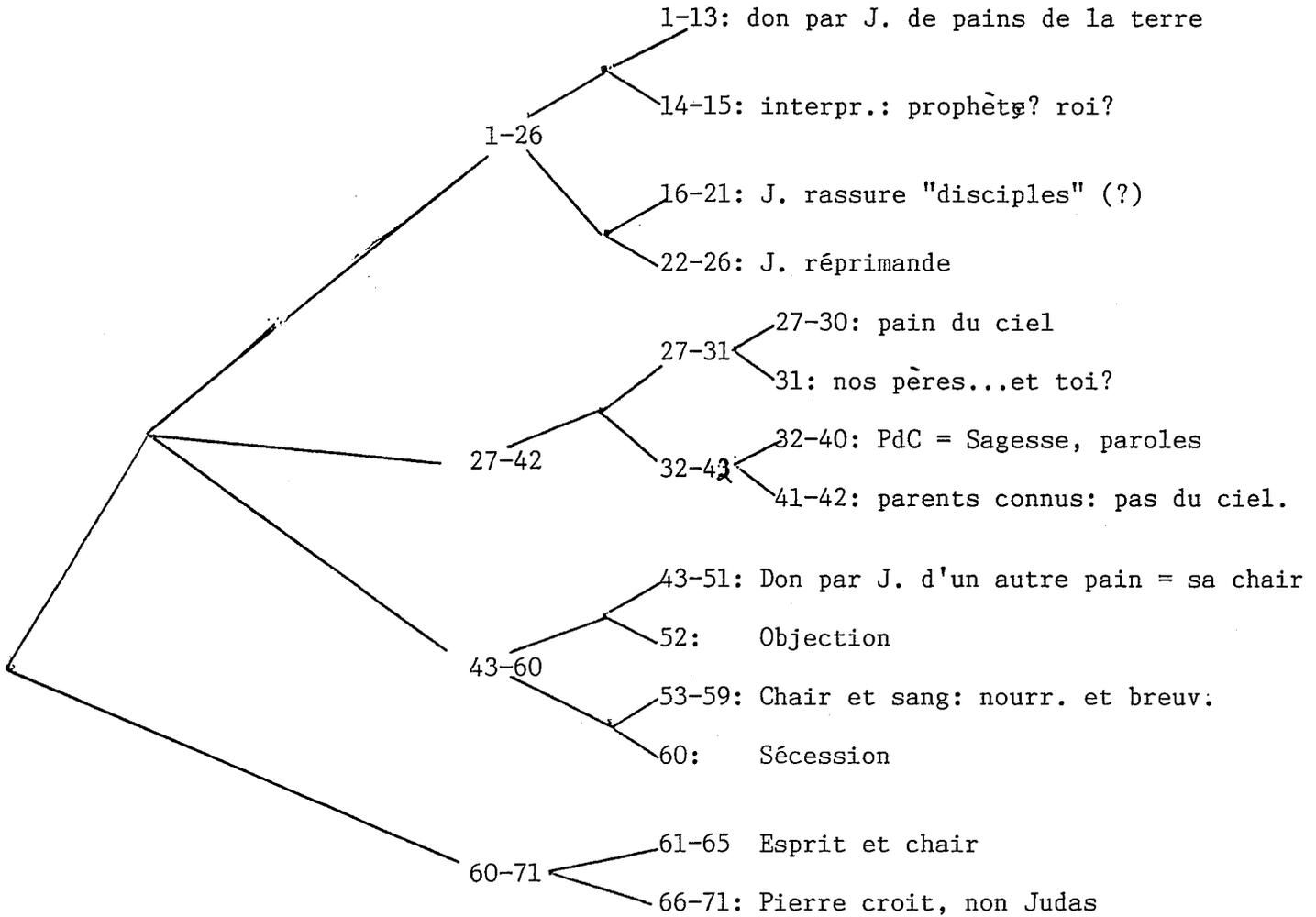
16. Confirmation. La sacramentalité a été souvent rapprochée de la sorte d'activité que les modernes ont appelée magique. Pour qu'elle soit à nouveau pensée selon sa propre essence, seront nécessaires un retour à la théorie ancienne de la parole créatrice et un dépassement de certaines théories actuelles du langage. Dans celles-ci, le sémiotique est posé comme le lieu de la marque et du manque: des termes provisoirement muets y terminent de multiples relations bipolaires virtuelles, sont inscrits dans des circuits bioélectriques et neuromusculaires où ils sont en attente des termes sonores ou graphiques qui donneront au sujet la capacité de communiquer avec des semblables. Cette couche en latence précède et fonde le symbolique, lequel est lui-même un fond sur lequel s'enlèvent d'abord le concept puis le nombre. Ainsi, sur le fondement d'une signifiante prélangagière s'instaure un signifiant grâce auquel le signifié dont il est gros peut être reçu et saisi d'abord comme le lieu de la "différance" (où le réel en totalité retarde son dévoilement) et ensuite comme le référent sur lequel la visée de l'Un prend son appui. En conformité partielle avec ces vues immanentistes, on dira que la sacramentalité chrétienne s'origine dans un en-deçà du sémiotique et s'accomplit dans un au-delà du référent: dans le mystique, d'une part, dans le référé absolu d'autre part. Lorsqu'elle sera redécouverte par les postmodernes, la sacramentalité chrétienne pourrait bien apparaître comme cela seul qui peut contrer ce qu'il y a d'archaïque et de magiquement délétère dans notre technocratie et comme cela qui confirme et affermit, pour le bien de tous, ceux qui ont reçu l'onction prébaptismale, la connaissance (2 Co 1,21; 1 Jn 2,20.27).

17. Economie. Le mystère et son déploiement sacramentel ont été réalisés par un "éco-nome", un administrateur de maisonnée (Ep 3,9). L'économie a précédé la théologie, l'institutionnalisation du corps a posé les conditions de possibilité de l'âme comme conscience de soi et de son autre. Pendant ses cent vingt premières années (30-150), le mouvement de Jésus a produit des textes mystico-sacramentels d'une extraordinaire densité, mais à peu près pas de théologie soit esthétique, soit sapientielle, soit scientifique. S'étant longuement préparé un corps où il pût être reçu, l'esprit s'est institué au moyen d'une pensée théopathique, théopraxique et théurgique. Les croyants, convaincus qu'en Jésus étaient contenus tous les trésors de la sagesse et de la science, se sont exercés à faire la vérité (Jn 3,21), laissant à leurs successeurs de la dire dans les idiômes de tous peuples, nations et langues.

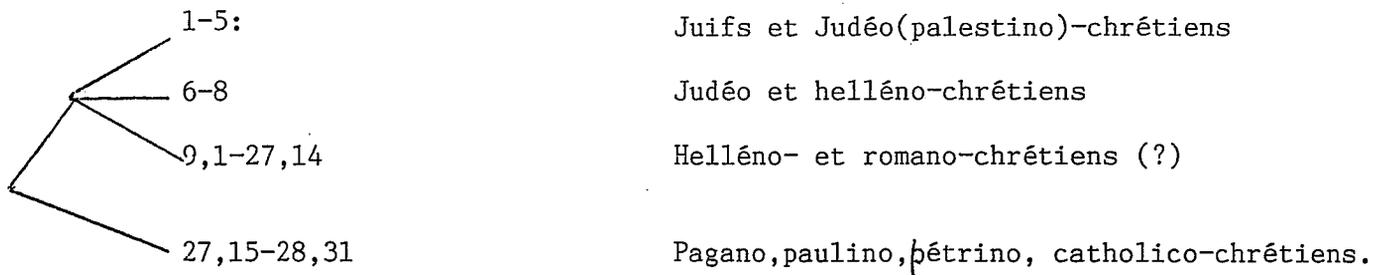
EUCCHARISTIE (diagramme)

| | | | |
|--|---|------------------------------------|--|
| 1. Judéo-palestiniens | Judéo-hellénistiques | Judéo-romains | Catholiques |
| 2. Actions (oeuvres) | Paroles | Souffrances | Vie/Mort |
| 3. Maison | Synagogue | Temple | Sanctuaire |
| 4. Partage: pain, coupe | Loi: séder Proph.: haftara Ecrits: mizmôr | Prêtre sacrifice sang | Juste souffr. Serv. souffr. & exalté, glorifié |
| 5. Hébreux | Grecs | Latins | Inscr. de la croix (Jn 19,20) |
| 6. Jacques | Philippe | Pierre | Douze |
| 7. Grande distrib. pain Parole sur la coupe | Enseign. dans synag. et rejet | Expulsion des vendeurs et exéc. | Confiance au Dieu qui relèver |
| 8. Mc: parole sur coupe Lc: fraction du pain Pa: 1 Co 10,16s | Discours sur le PdV dans synagogue | Prière sacerdot. | Jésus ress. mange avec... |
| 9. Textes canoniques: Récits de l'institution | ← | ← | ← 0 |
| 10. Liturgies diverses: en Occident, surtout matthéennes. | | | |

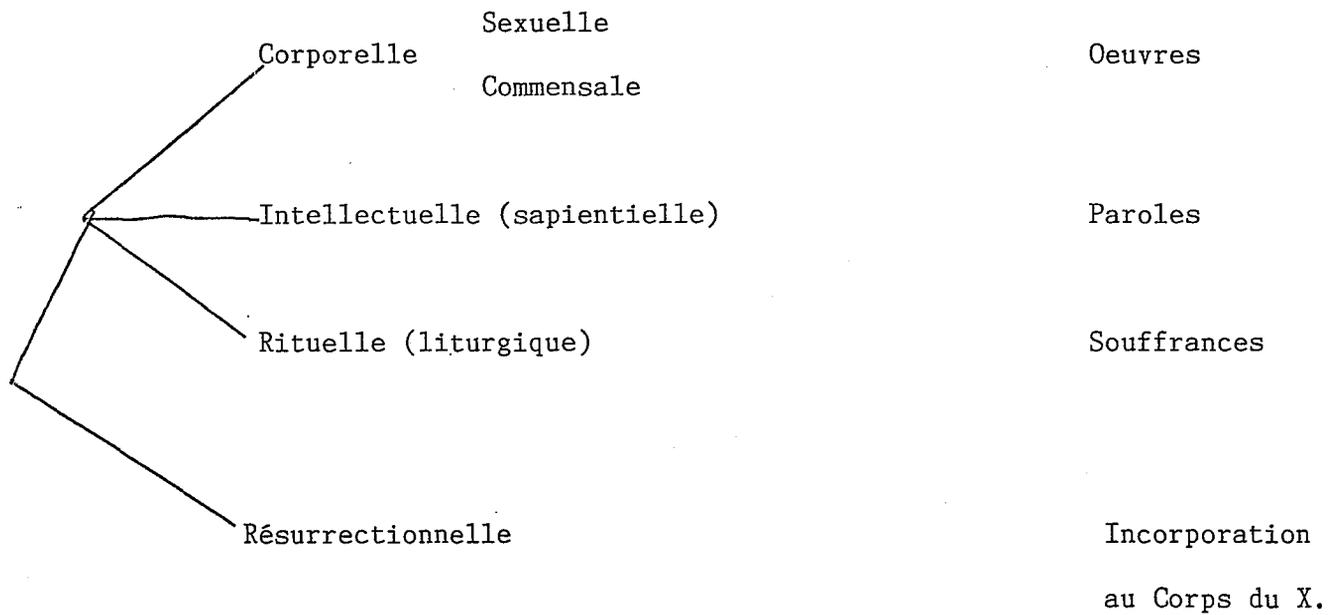
Jn 6



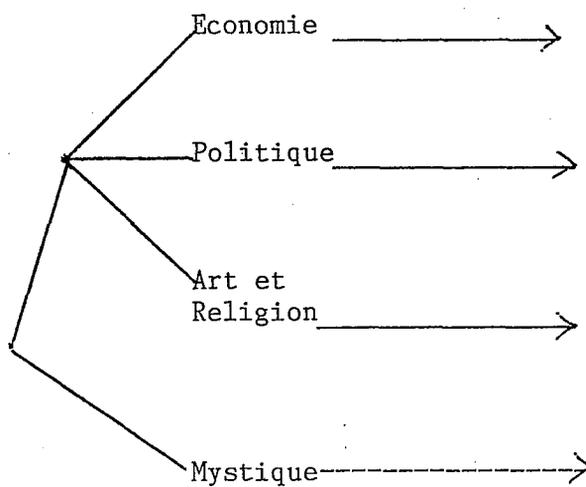
Actes des Apôtres:



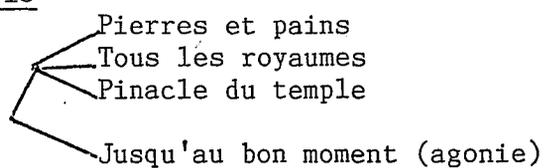
Sacramentalité



Autonomies anarchiques (totalitaires)



Lc 4,1-13



EUCARISTIE

Rencontre du 27 janvier 1991

Tableau de la rencontre

Raymond Bourgault

1- Manger et boire (Re: Jn)

Sociétés d'éleveurs: Tribu des Nouers du Haut-Nil
Tribu des Dinkas

Note: Habituellement, les peuples éleveurs ne mangent pas la viande de leurs propres animaux. Avec leurs bêtes, ils pratiquent plutôt l'échange avec d'autres tribus. Monnaie d'échange lors des mariages. On mange la chair des animaux dans les temps de fêtes, soit un mariage, une réconciliation, un relevé de deuil. Les Nouers et les Dinkas raffolent boire le sang de leur bêtes. Ce sont les plus anciens croyables disponibles de l'Eucharistie.

2- Paradigme

Conflit entre Yahvé et Israël

Conflit entre Yahvé et l'humanité technicienne

Re: Lévitique 17

Autel: un bloc et une rigole autour
serpent: symbole de l'immortalité (mort et mue)

Le serpent est lié symboliquement à la technicité et à la prétention à la toute puissance technicienne

Jésus est l'agneau (sacrifié) de Dieu qui enlève le péché du monde (= la non-foi en Dieu, comme ultime source de victoire sur la mort).

Le monde est convaincu de péché = crispé sur sa propre vie et ses propres moyens.

Manger le pain = corps de vie de l'Eglise, Parole
Boire le sang = accepter la mort comme le Christ...

Singularité* / temporalité = représentation de l'histoire

Début (Alpha)... Christ*(Plénitude des temps)... Fin (Oméga)

Le chrétien se rattache à un corps, qui est celui du Christ.

3- Histoire

```

||
|| ..... Judéo-palestinien = service des tables
|| ..... Judéo-hellénistique = service de la parole
|| ..... Judéo-romain = service de la souffrance
|| ..... = service de la prière
|| .....
|| ..... Synthèse de l'eucharistie.

```

Service des tables est la justice que l'on pratique envers les pauvres

Le service de la Parole est l'articulation de ce que l'on croit

4- ImaginaireGrecBiblique

Ame

Esprit

Corps

Chair Corps Christique
 Corps Ecclésial
 Corps Pléromique

Prière = élévation
 de l'âme vers
 Dieu

L'Esprit qui traverse la chair
 loge dans le corps du Christ

Toute âme qui s'élève,
 élève le monde

Je remet mon esprit entre tes mains
 Il rendit l'esprit

Etymologie

L'autorité: de la racine "auc / tere" = ce qui fait augmenter.
 = ce qui fait croître
 = ce qui fait grandir
